



Catherine-Rose Barbieri

SOUVIENS-TOI QUE TU M'AIMES



● Roman
EYROLLES

Lorsqu'Héloïse rencontre James dans ce wagon du TGV Lyon-Paris, le coup de foudre est réciproque.

Mais rien n'est simple pour Héloïse. D'abord, elle ne croit pas au coup de foudre : le romantisme, très peu pour elle ! Ensuite son sens de la loyauté est particulièrement aigu, au point d'être dans cette histoire un vrai handicap. La jeune femme fait donc taire ces sentiments inédits dont elle ne sait que faire, et ce qui aurait pu être le début d'une belle idylle en reste là.

Deux ans et demi plus tard, après bien des épreuves et pas mal d'errance, Héloïse et James se retrouvent par hasard en Écosse. Le cœur d'Héloïse n'a rien oublié. Elle est prête à croire que le destin vient de lui accorder une faveur.

James, en revanche, ne se souvient pas d'elle. En effet, beaucoup de choses ont changé en deux ans et demi. Beaucoup, oui, mais pas toutes...



© Félicien Delorme

Catherine-Rose Barbieri est l'auteure du roman *Am, stram, gram, ce sera toi qui me plairas !* (Eyrolles, 2018), titre lauréat de la Plume d'argent 2019 du site Plume Libre dans la catégorie « Premier roman » et nommé pour le Prix des Lecteurs Babelio la même année. Quand elle n'enseigne pas l'anglais à l'université Lyon 3, elle écrit des romans dans lesquels l'amour et l'humour trouvent toujours une place de choix.



Souviens-toi que tu m'aimes

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Collection «Pop'Littérature»

Éditrice externe : Frédérique Martin

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2020
ISBN : 978-2-212-57381-7
Composé par Soft Office

CATHERINE-ROSE BARBIERI

Souviens-toi que tu m'aimes

● Roman
EYROLLES

*À Joachim et Axel,
Grands dévoreurs d'histoires,
Leurs héros et créateurs aussi,
Lune et soleil,
Étoiles et pluie,
Les astres de ma vie.*

«Il y a toujours un rêve qui veille.»

Paul Éluard, «La vie n'est jamais complète»,
Derniers poèmes d'amour, 1963

*«For to see her was to love her,
Love but her, and love forever.»*

Robert Burns, *Ae Fond Kiss, 1791*

Playlist du roman

Les chansons qui ont accompagné
et inspiré l'écriture de cette histoire

Prologue

Same Mistake, James Blunt

Un Homme Heureux, William Sheller

Fugue

Fidelity, Regina Spektor

I'm With You, Avril Lavigne

Rise & Fall, Craig David & Sting

Green Eyes, Coldplay

Just Say Yes, Snow Patrol

Kiss Me, Ed Sheeran

Be Mine, David Gray

Love Love Love, Of Monsters and Men

Rewrite the Stars, Zac Efron & Zendaya

About Today, The National

Staccato

Wicked Game, Chris Isaak

Cello Song, Nick Drake

Nothing Compares 2 U, Sinéad O'Connor

Straight Into Your Arms, Vance Joy

I Won't Let You Go, James Morrison
Over You, Ingrid Michaelson & A Great Big World
Whatever, Oasis
Toxic, Britney Spears

Brothers in Arms, Dire Straits
Soldier's Eyes, Jack Savoretti
Iron Sky, Paolo Nutini
Girl from the North Country, Johnny Cash & Bob Dylan
No Bravery, James Blunt
El Condor Pasa, Simon & Garfunkel

Tears & Rain, James Blunt
Violin, Amos Lee
For You, Angus & Julia Stone
Down in the Valley, The Head & the Heart
Ship to Wreck, Florence + The Machine

Symphonic

Halo, Ane Brun & Linnea Olsson
Do I Wanna Know?, Arctic Monkeys
So in Love with You, Texas
Wildfire, Seafret
Desire, Ryan Adams
Don't Look Back in Anger, Oasis
Dive, Ed Sheeran
ILYSB, LANY
Undisclosed Desires, Muse

Épilogue

First Time Ever I Saw Your Face, Stereophonics avec Jools
Holland Orchestra

Prologue

IL n'y a pas tant de moments, dans une vie, dont on peut dire qu'ils ont été des instants clés ayant complètement redistribué le jeu et changé la donne.

On se souviendra peut-être d'une conversation éclairante ou d'une dispute orageuse. On songera à une effroyable déception qui aura bouleversé toutes nos certitudes, ou à un simple moment contemplatif qui se sera ancré en nous, imprimant une transformation durable sans même qu'elle ait eu besoin d'être traumatique.

Enfin, ça, c'est pour les plus avisés d'entre nous. Tout le monde ne sait pas franchir ces paliers que la vie place devant nous. Tout le monde ne sait d'ailleurs pas les reconnaître comme tels, du moins pas sans heurt. Pour beaucoup, les vrais changements ne naissent que dans la douleur et la contrainte. Bien souvent, nous ne comprenons ce qui nous arrive qu'en nous prenant l'obstacle en pleine figure. Face à une simple marche, facile à gravir, nous sommes capables de manquer l'enjeu et de rater l'occasion de nous élever un peu. S'il ne s'agit pas d'un mur, massif et incontournable, nous avons parfois la lâcheté de préférer le déni, quitte à faire un détour.

Héloïse, quant à elle, n'aurait pas besoin de réfléchir longtemps pour citer les moments qui ont fondamentalement remis en question son existence. Et au moins deux d'entre eux ont été de beaux et grands murs de briques dans lesquels elle a foncé tête baissée avant d'être contrainte d'accepter l'obstacle

et d'évaluer ses options. Il lui a fallu escalader ces murs et trouver le moyen d'en redescendre. Les instants clés, en effet, ont toujours deux facettes : hop, on monte le mur tant bien que mal, à la force de ses ongles. Et paf, arrivé en haut, on dégingole de l'autre côté.

Ces deux murs ont longtemps représenté les deux étapes les plus importantes de sa vie. Comme beaucoup de personnes, Héloïse n'a eu aucun pouvoir pour empêcher le désastre ou faciliter les transitions le moment venu. Elle n'a pu compter que sur sa capacité de résilience et son libre arbitre. Elle a tenu bon, comme la falaise, face au ressac, reste droite et fière, non sans que certaines de ses illusions s'érodent sous l'assaut des vagues.

Entre ces deux murs placés sur son chemin comme des haies démesurément hautes sur un couloir d'athlétisme, il y a eu d'autres paliers moindres, néanmoins notables. Entre autres, l'inscription d'Héloïse en fac de lettres, qui aura momentanément compté comme une étape charnière venant répondre à un rêve ancien. Plus déterminante encore aura été sa décision, par la suite, d'arrêter ses études pour entrer de plain-pied dans le monde pas-si-rémunérateur-que-ça du travail.

Cela pourra surprendre qu'en ces vingt-deux années de vie, Héloïse ne songe pas d'emblée à inscrire au nombre de ses grandes illuminations le moment où elle a découvert sa sexualité. Pour certains, cette étape représente un tournant, peut-être même l'entrée dans l'âge adulte, voire un complet réétalonnage de leurs priorités.

Pas pour Héloïse. Pas spécialement. Et si cette première fois devait être citée, elle le serait au même titre que son premier baiser, échangé avec Nicolas Vittoz en 1994, quand Héloïse et lui étaient en classe de CM2. Ni plus ni moins. Sympa et nouveau ? Oui. Éclairant et transformant ? Non.

Bref, de ces instants clés, chacun n'en compte en définitive qu'un tout petit nombre.

Cependant, il y en a un en particulier, dans l'existence d'Héloïse à ce stade, qui réclame de figurer au panthéon des

revirements spectaculaires et des découvertes ayant fait date, au même titre que les deux autres bouleversements sur lesquels sa vie s'est construite. Même si elle a réussi, par la seule force de son déni, à ignorer le mur quand il s'est présenté devant elle – un bon mètre quatre-vingt-dix de hauteur tout de même –, elle est longtemps restée prisonnière de son ombre projetée, incapable de renouer avec le soleil tant qu'elle refusait de reconnaître et de franchir l'obstacle.

Une rencontre qui, de toute évidence, l'a profondément transformée. Et cet instant charnière est celui où elle a laissé entrer quelqu'un par une porte dérobée dont elle-même n'a découvert l'existence qu'après l'effraction, c'est-à-dire après l'habile cambriolage de ses sentiments. Une expérience de celles qui flamboient au lieu d'engloutir la lumière. Une de celles qui clignent sur le tableau d'une vie comme une étoile sur le tableau noir de la nuit.

Si le moindre doute demeurerait quant à l'effet de transfiguration qu'a eu sur elle cette rencontre, la persistance de ces quelques heures dans sa mémoire, des années après, suffirait à convaincre les plus sceptiques – elle-même comprise.

Au bout du compte, qu'a-t-elle découvert ? Qu'au nom de valeurs importantes à ses yeux, elle s'est trahie elle-même, mais que, placée dans les mêmes circonstances aujourd'hui, elle serait sans doute incapable de se conduire autrement.

Donnez-moi la raison, ne me donnez pas le choix, parce que je referai exactement la même erreur, sinon. C'est James Blunt qui le chante, mais Héloïse ne l'aurait pas mieux dit.

Peut-être que cette erreur, au fond, aura été la plus belle chance de sa vie. Elle lui aura permis de mieux se connaître, avec lenteur et patience, et de se découvrir capable d'amour. Sans elle, Héloïse aurait probablement tout gâché, effrayée par la puissance de ses sentiments, persuadée de ne pas savoir y faire face. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait, dans un premier temps. Car Héloïse redoutait l'amour, lui prêtant ce pouvoir de destruction qui avait si bien su anéantir le couple de ses parents.

Mais voilà, Héloïse a découvert qu'à partir d'une simple pousse, tout un jardin pouvait fleurir. Et si, comme elle, on se voit offrir une deuxième chance, il ne faut pas tourner le dos à l'amour quand il revient nous cueillir. La métaphore pourrait paraître forcée, mais c'est pourtant ce qu'Héloïse a compris au bout de tout ce long cheminement : amour et botanique sont intimement liés.

Le véritable amour possède des racines profondes et solides, une écorce protectrice, un tronc qui s'élançe vers l'éternel, des branches pour caresser le ciel, des feuilles qui bruissent dans le vent et, quand la saison s'y prête, des fruits gorgés de saveur.

Ainsi donc, Héloïse sait qu'elle a commis une erreur en refusant de saisir la graine d'amour qu'on lui offrait. Mais la graine, au lieu de mourir, s'est déposée en elle et y a fait naître une oasis, lui permettant de franchir le mur de sa propre ignorance et de devenir, le moment venu, terre accueillante, havre de paix.

D'une erreur comprise peut donc jaillir une réussite. D'un patrimoine en ruine peut naître un palais de joie. Il suffit de rendre à chacun ce qui lui revient, en se libérant des loyautés mal placées qui finissent par s'ériger en cages. Il suffit, en vérité, de remettre le cœur au centre, à sa place.

Quel que soit le temps que ça prenne, chantait William Sheller.
Et il n'avait pas tort non plus.

Fugue

Novembre/Décembre 2003

Héloïse

— QUAND il a répété mon nom, c'était trop beau, j'te jure.

Héloïse perçoit l'émerveillement incrédule dans la voix de Daphnée, mais ne s'en inquiète pas. Daphnée a du goût pour la mise en scène et les violons : tout est dans l'ordre des choses pour l'instant. Héloïse n'interviendra que si son amie devient vraiment déraisonnable. Par exemple, si elle cesse de manger ou se met à pister le type nuit et jour dans les rues de Paris – elle en est bien capable.

Dans ce dernier cas, il faudra peut-être qu'Héloïse se fende d'un aller-retour en train pour y mettre bon ordre. « Toutes les raisons sont bonnes pour aller te promener dans la capitale », entend-elle déjà sa grand-mère, Marie, lui reprocher gentiment. Et comme cette dernière n'aura pas tout à fait tort, Héloïse se contentera sûrement de hausser les épaules.

Sur l'argent qu'elle gagne avec ses divers petits boulots, Héloïse essaie de se garder une marge pour quelques plaisirs personnels de ce type. Le reste va au pot commun, pour aider à payer les courses, les factures et les frais de sa scolarité. Que sa meilleure amie soit partie vivre à cinq cents kilomètres de leur Drôme natale, deux ans auparavant, n'a eu qu'un seul et unique bon côté. Celui de lui permettre d'aller la voir à Paris à deux reprises et de quitter ainsi Pierrelatte, sa grand-rue, son épicerie de proximité et son sacro-saint PMU.

Rien d'excessif, non plus !

Héloïse et Daphnée se sont toujours protégées l'une l'autre de leurs pires penchants respectifs. Pour Daphnée, celui d'aimer

aveuglément et passionnément. Pour Héloïse, celui de garder un peu trop les pieds sur terre, paraît-il. Mais le propre d'un penchant problématique, justement, c'est qu'on ne le distingue que chez les autres.

En tournant la page de son magazine, le combiné du téléphone coincé contre son oreille, Héloïse tombe sur une pub pour le parfum *J'adore*. En face de cette débauche de dorures, une rubrique mode propose trois tenues contrastées autour de deux pièces classiques : un jean bleu foncé et une chemise blanche. Des trois tenues, celle à laquelle va sa préférence incorpore un gilet en laine cognac et une paire de Salomés à talons de même couleur. C'est la plus simple et sans doute aussi la plus chic. C'est en tout cas celle qui lui irait le mieux, se dit-elle, cette couleur orange brûlée se rapprochant du blond vénitien de ses cheveux. Toutefois, le gilet à lui seul coûte deux cent quatre-vingt-dix-neuf euros, ce qui coupe court à toute tentation de s'imaginer avec ce truc sur le dos. Elle tourne vindicativement la page tandis que Daphnée n'en finit pas de roucouler dans le téléphone à propos des yeux *objectivement magnifiques* de ce gars dont elle lui rebat les oreilles.

— Ils sont d'un bleu clair à tomber par terre, je te promets, poursuit Daphnée.

Où est l'objectivité là-dedans, ne peut s'empêcher de s'interroger Héloïse ?

— Ah oui ? se contente-t-elle pourtant de murmurer.

Elle a remarqué qu'on ne commente pas la couleur des yeux de quelqu'un sauf si ceux-ci sont bleus. C'est assez désespérant, cette programmation collective poussant les gens à s'extasier seulement devant les yeux *bleus*, même quand ceux-ci sont globuleux ou inexpressifs. Verrait-elle les choses d'un autre *œil* si elle-même l'avait bleu ? Ce n'est pas le cas, les siens sont verts. *Des yeux de vipère*, lui a-t-on souvent dit. Entre ça et ses cheveux roux – sans parler de son noyau familial atypique – il a bien fallu qu'elle développe un certain sens de la répartie et une bonne dose de sarcasme vis-à-vis des moqueurs. Car, si les

gens sont programmés pour adorer les yeux bleus, ils semblent également conçus pour se méfier des roux. Il n'y a qu'à voir dans les contes : la rouquine est suspecte, lascive, voire carrément malveillante. Mais, qui ne deviendrait pas méchant à force d'être stigmatisé pour son aspect physique ? Tant d'étroitesse d'esprit conduit logiquement à une atrophie du cerveau, selon l'humble avis d'Héloïse.

— Et comme je te le disais, mon prénom, je sais pas... Il l'a prononcé un peu comme *Dâf-ni*. Tu sais, avec une emphase sur le *Dâf*. J'adore trop !

Daphnée soupire d'émotion, tandis qu'Héloïse évalue, en page 18, la qualité de quatre relookings de lectrices à partir de photos avant-après. Elle ne voit pas où est le génie d'un type qui écorche ton prénom, mais ne commente pas.

Peut-être parce qu'elle voit un peu, en fait.

— J'adôre..., s'amuse-t-elle à répéter, tout en prenant la voix au timbre intense de la publicité pour le parfum du même nom.

— Non mais tu m'écoutes, là, ou tu regardes la télé ? s'enquiert Daphnée.

— Je t'écoute, bien sûr ! répond catégoriquement Héloïse en tournant une nouvelle page du magazine.

Elle n'a jamais vu ce type dont Daphnée lui parle depuis un bail maintenant. Mais à en croire son amie, cet étudiant étranger serait presque *trop beau pour être vrai*. Daphnée ne connaît même pas son prénom, ce qui explique sans doute pourquoi elle vient de passer cinq minutes à réentendre le sien dans sa bouche. Elle l'a repéré dans les couloirs de sa fac parisienne depuis au moins deux mois et elle n'est parvenue à lui adresser la parole qu'à deux reprises. Deux moments très impersonnels, en plus. La première fois, lors de la semaine internationale : il avait dû être enrôlé de force pour tenir un stand avec d'autres étudiants Erasmus. C'est là qu'il a écorché son nom avec brio en lui glissant des brochures sur plusieurs universités britanniques partenaires. La deuxième fois, c'était au resto U : Daphnée est

allée lui emprunter une chaise inoccupée, afin qu'elle et son petit groupe puissent s'asseoir tous ensemble à la table d'à côté. Héloïse aurait trouvé bien plus efficace de s'installer directement à cette place libre à côté de lui, plutôt que de lui prendre la chaise. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait remarquer à son amie quand cette dernière lui a raconté l'anecdote en haletant de joie. Mais Daphnée excelle dans l'art de fantasmer ses relations, tandis qu'Héloïse maîtrise celui de les rendre bien concrètes, avant d'y mettre un terme ou de les diluer dans l'amitié.

— Bon, mais sinon, et toi ? lui demande soudain Daphnée, comme guérie de l'enchantement qui pesait sur elle.

— Euh, ça va, répond Héloïse, prise de court. Rien de bien nouveau.

— T'as revu le mec de la dernière fois ?

— Qui ça ? Julien ?

— Je sais plus... celui que tu as rencontré quand tu faisais les courses ?

— Ah, lui... non, je ne l'ai plus recroisé et je ne connais pas son nom.

Une pointe de regret perce dans la voix d'Héloïse et elle se sent obligée de la corriger en usant d'un ton léger qui flirte avec les aigus :

— Mais j'ai revu Julien par contre.

Pourquoi cette mini-mélancolie inopinée en songeant à l'inconnu du rayon gels douche et shampooings ?

Et pourquoi, *surtout*, cet enthousiasme disproportionné au moment d'évoquer Julien ?

— Et c'est qui, ce Julien, déjà ? se moque gentiment Daphnée.

Au fond, elle voudrait faire passer la vie amoureuse d'Héloïse pour un flot ininterrompu de nouveaux prénoms masculins, alors qu'en réalité, on est plus près du mince filet d'eau que des chutes du Niagara !

Bref.

Il faut dire que Daphnée a une idée bien précise de ce à quoi une relation doit ressembler pour être qualifiée de belle et intéressante. Et là, elle prend l'intonation un peu condescendante de celle qui n'est pas vraiment convaincue ni par *la beauté*, ni par *l'intérêt* dudit Julien. Sans l'avoir jamais rencontré, se rappelle Héloïse, agacée. Car la tendance à fonder son opinion sur des préjugés est un autre des penchants de Daphnée, qui s'avère aller de pair avec son aveuglement amoureux.

Il est vrai aussi que Daphnée a deux parents qui semblent s'aimer comme au premier jour, ce qui fausse un peu la donne. Pour elle, seul le grand amour est recevable. Tout autre sentiment intermédiaire ne vaut rien. La tiédeur, l'amitié amoureuse, le désir animal ou la simple chaleur humaine : *niet*. Pas bien. Probablement avilissant, même.

— Julien, explique Héloïse, c'est le gars qui bossait avec moi chez McDo, en septembre. Un mec cool.

— Et... ?

— Et rien de spécial, répond Héloïse, sans cesser de consulter les rubriques de son magazine. On s'est baladé. On a bien discuté. C'était pas mal.

— Il te plaît, au moins ?

— Oui, assure-t-elle sans trop hésiter. Il est... enfin, il est bien. Et puis sympa, aussi.

— Et alors ?! la presse Daphnée. Tu ressens quelque chose pour lui ?

Son enthousiasme naissant ne demande qu'à éclater.

— Écoute, on va pas se mentir, c'était pas l'Amérique. Mais on ne s'est pas non plus lancé des cure-dents dans les yeux, donc ça va.

Héloïse entend son amie soupirer bruyamment.

— Je te demande si tu as enfin trouvé où se situe cet organe qu'on appelle le cœur, et toi, tu te fous de moi...

— Non, mais Daphnée, je vais pas te dire que je l'aime après une seule soirée passée avec lui !

— Je suis loin d'attendre un truc aussi énorme, tu déformes tout ! Je voulais juste savoir si tu avais ressenti un truc pour ce type, même un *tout petit* truc. J'ai pas réclamé la date du mariage !

— Tant mieux et merci bien, ironise Héloïse, avant de pousser un soupir de soulagement exagéré qui fait grésiller la ligne.

Elle poursuit plus prudemment.

— Des fois, je redoute plus ta réaction que celle des mecs, quand il devient clair qu'on ne va pas se revoir, eux et moi...

À l'autre bout du téléphone, Daphnée garde le silence assez longtemps pour que sa désapprobation se passe de mots. Héloïse éprouve une petite pointe de culpabilité pour avoir rabroué son amie qui cherche juste à lui vanter les mérites du grand amour, et ce avec les meilleures intentions du monde, puisqu'elle ne conçoit pas d'accomplissement personnel en dehors de cet élément essentiel. Elle se mord la lèvre en attendant sa réaction.

— Et ta sœur, elle en pense quoi de ce Julien ? finit par dire Daphnée.

Laura, la demi-sœur d'Héloïse, d'un an et demi sa cadette, est aussi romantique et intense qu'Héloïse peut être pragmatique et dubitative. Daphnée croit avoir trouvé en elle une alliée de taille, voire son antenne locale sur le département de la Drôme, pour y relayer son message et lui donner une portée nationale, voire internationale : l'amour est beau, puissant, unique et potentiellement éternel !

— Je ne débrieфе pas avec Laura après chaque soirée. Elle et moi, on ne se voit pas très souvent, tu le sais d'ailleurs.

Daphnée ne laisse pas la conversation dévier vers ce sujet délicat qu'est la famille d'Héloïse, ni sur cette relation à la fois proche et distante établie entre les deux sœurs qui n'ont jamais vécu sous le même toit et n'ont pas le même père. Elle choisit une autre tactique en voyant que la carte *Laura* l'a conduite dans une impasse.

— Et il n'a rien tenté, ce Julien ? demande-t-elle.

Héloïse étouffe un petit rire. Autant elle peut comprendre la recherche d'absolu qui anime Daphnée et la définit, autant elle ne parvient pas à lui faire accepter qu'elle-même ait du mal à croire en l'amour fou, et plus encore qu'il puisse durer au long cours. Il lui suffit de penser à Tristan et Iseut ou à Ruy Blas, ces personnages qu'elle étudie à la fac – s'ils ont tous mal fini, c'est qu'il y avait une raison.

Et puis la vie, le temps qui passe et les réalités quotidiennes ne manquent jamais de rappeler à l'ordre ceux qui voudraient modeler les choses et les gens à leur idée, notamment selon les principes intenable de l'amour fou. Mille petites choses dérisoires dézinguent une relation en un rien de temps, d'autant mieux si elle ne repose que sur un idéalisme absurde. Rien de tel que des poils de nez qui dépassent ou des pieds malodorants pour briser les projections amoureuses. Et, au-delà de ces petits détails triviaux, les gens ne restent pas les mêmes ; ils changent d'avis et d'envies au gré de leurs besoins. Leurs sentiments ne sont, par nature, que transitoires.

C'est inscrit dans les gènes de l'humanité, cette nécessaire adaptabilité, non ? En tout cas, c'est ce que pense Héloïse, qui est une fille pragmatique. Elle connaît par cœur la déroute inévitable des sentiments et l'intrinsèque vulnérabilité des relations amoureuses. Elle a appris cette leçon très jeune, bien avant d'entrer en fac de lettres ou même de savoir parler, ce qui a enraciné le message en elle plus viscéralement.

Lorsque ses parents se sont séparés, quand elle n'avait que neuf mois, les mots *amour* et *toujours* en ont fait de même, ne rimant plus ensemble que pour les poètes, aveugles aux réalités du monde. Elle se souvient d'avoir écrit ce truc super profond dans son journal intime, elle devait avoir douze ou treize ans. La phrase lui est restée.

Pourtant, elle est devenue amie avec Daphnée qui croit mordicus à la relation intense et à la destinée. Une fille qui préférerait ne rien vivre plutôt qu'un truc qui ne serait pas transcendant – enfin, c'est ce qu'elle dit !

Il apparaît pourtant clair à Héloïse que la relation passionnée recherchée par son amie est soit vouée au déclin, puis au trépas dans d'atroces souffrances – comme en littérature, ou comme cela s'est produit avec ses parents –, soit l'apanage des bluettes sentimentales et des séries télé de seconde zone. Mais ces gens parfaits peuplant les romans à l'eau de rose que sa grand-mère collectionne ne se rencontrent pas au rayon gel douche de sa supérette locale.

Héloïse tombe tout à coup sur un article en double page intitulé *Ménopausée et radieuse*. Il y a, la concernant, certaines limites à la pertinence que peuvent revêtir les magazines que sa grand-mère s'achète au bureau de tabac presse du quartier.

— Quand tu veux, tu réponds, s'impatiente Daphnée.

— Il n'a rien tenté, non.

C'est faux, bien entendu. Julien l'a embrassée. Plus d'une fois, même. Ça n'a peut-être pas été renversant, mais Julien est sympa. Peut-être trop, d'ailleurs. Et ses baisers aussi, ils sont juste *sympas*. Sauf que devoir se justifier encore auprès de Daphnée, Héloïse n'en a pas le courage.

— Jolie et futée comme tu es, je ne comprends pas que tu perdes ton temps avec des mecs que tu n'apprécies que vaguement, lâche Daphnée, sur un ton grave. C'est comme si tu te bradais.

Héloïse ne sait pas quoi rétorquer. Elle a parfois l'impression de ne pas donner à ses petits copains l'importance qu'ils souhaiteraient, mais pas de se *brader* pour autant. Elle inspire longuement par le nez et décide de couper court aux questionnements philosophiques.

— Excuse, Daph, je viens de voir l'heure qu'il est ! Il va falloir que je prépare le repas.

— OK, répond Daphnée. J'ai mes révisions de toute façon. On se rappelle dans la semaine, d'acc ?

— Oui. Pas de souci ! Bises.

Héloïse a conscience d'avoir brandi une excuse bidon, mais elle n'a pas envie d'expliquer encore une fois qu'elle ne

voit pas forcément l'homme de sa vie dans chaque type avec qui elle décide pourtant de sortir. Elle a gardé quelques bons copains dans le lot des garçons rencontrés jusqu'ici, des garçons *normaux*, mais pas spécifiquement *charmants*, rapport à ce que serinent les contes pour enfants. Maxime, entre autres, qui est devenu son ami. Et peut-être aussi Julien, d'ici peu, qui sait ? Elle se rend compte, au passage, qu'elle vient de reléguer Julien au rang de copain.

James

— NON, c'est bon, *mum*. Vraiment ! dit James en riant.

Sa mère essaie encore une fois de lui refiler un colis rempli de bouffe. On dirait qu'elle n'a pas compris qu'il passait six mois *en France*. Le pays de la gastronomie ! Où on trouve une boulangerie à tous les coins de rue, sans compter les boucheries immaculées, les épiceries et un nombre incroyable de très bons restaurants. Les Français ne plaisaient pas avec la nourriture.

Et si, malgré ça, il éprouvait un besoin pathologique de *crumpets* – ce qui ne lui arrive jamais en Écosse, alors à Paris, n'en parlons pas ! – il y a Marks & Spencer. James n'arrête pas de le répéter, mais sa mère ne veut rien savoir.

Un truc marrant, en France, c'est l'importance de *bien manger*. Quand les Écossais se donnent rendez-vous le soir, le plus souvent c'est à l'extérieur et principalement pour boire. S'ils mangent un truc en cours de soirée, ce sera de la *street food*. Essentiellement des frites et des burgers. Tandis que les Français, eux, incluent toujours au minimum un apéro dans leurs soirées, voire un apéro *dinatoire*. Et ils n'hésitent pas à recevoir chez eux ni à préparer le repas eux-mêmes. Ils excellent dans l'improvisation, ça ne va pas leur sembler insurmontable de faire une quiche ou un cake salé au dernier moment.

Mais surtout, les Français ont cette étrange manie de parler de nourriture pendant qu'ils sont à table. Tout le temps ! Ce qu'ils ont dans l'assiette, ce qu'ils prévoient de manger plus tard ou encore ces repas fabuleux qu'ils ont *déjà* faits. Et Dieu sait

qu'ils mangent, les Français. Si on devait trouver l'équivalent de cette obsession chez les Écossais, James s'interroge : ce serait quoi ? Le whisky ? On préfère le boire qu'en discuter. Le rugby, alors ? Mouais, pas sûr. Non, un truc qui est H24 dans la tête d'un Écossais et dont ce dernier est capable de parler à tout bout de champ, ce serait plutôt le sexe, finalement.

Ou *Robert Burns* pour les aficionados ?

Donc plutôt le sexe, globalement.

— On trouve aussi des *shortbreads* ici, *mum*, explique-t-il encore à Aileen. Exactement les mêmes que chez Tesco. Pas besoin que tu m'en envoies, je te promets.

— D'accord, finit-elle par céder à contrecœur. Ta sœur voudrait te parler. Je te la passe, OK ?

— J'ai plus beaucoup d'unités, là...

James suit distraitement des yeux un groupe de personnes qui vient de passer à côté de la cabine téléphonique.

— Hey, James !

— Salut, Fiona.

— Bon, à maman, tu lui parles de nourriture, de photo et d'expo au musée d'Orsay autant que tu veux, mais moi, une seule chose m'intéresse. Est-ce que tu emballes dur, en France ?

— Putain, je suis parti depuis à peine trois mois, t'étais encore un bébé. Un semestre à la fac à Glasgow, et ça y est, je ne te reconnais plus.

— Eh ouais, t'avais qu'à rester là pour me surveiller ! Allez, dis-moi la vérité ! Elles sont comment les petites Françaises ? Tu vas nous en ramener une à la maison, au moins ?

— Fiona, pour convaincre une Parisienne de venir vivre sur l'île de Skye, il faudra bien plus que mon charme ravageur, crois-moi.

— Je ne me fais aucun souci, tu sauras trouver les arguments si tu la veux vraiment. Et puis il n'y a pas que des Parisiennes à Paris, si ? Et pas que des Françaises, non plus, d'ailleurs ? Une Italienne, comme belle-sœur, ça me va aussi.

Elle a pris une voix de conspiratrice en disant ça.

— Ne t'occupe pas de ma vie amoureuse, lui répond James sur un ton calme mais direct.

— Ah mais parce que tu as une vie amoureuse, alors ?

— Stop ! D'ailleurs et toi ? Comment tu le vis d'être à Glasgow ? Pas trop déboussolée par le manque de moutons ?

— Haha, très drôle. Bonne tentative de diversion. Figure-toi que je m'adapte très bien. Et les gars de la ville n'ont rien contre les petites nanas de Skye, apparemment.

— Fiona, l'interrompt-il avec gravité, les mecs n'ont rien contre aucune fille, même si elle sortait tout droit d'une grotte, sache-le bien.

— Si tu ne veux pas me raconter tes aventures, moi je peux te partager les miennes, pas de souci. D'abord il y a eu Andy, le guitariste dont je t'ai déjà parlé l'autre fois. Il était sympa. Ensuite, c'était Liam... J'aimais bien ses cheveux, ils étaient plus longs que les miens, et du coup c'est marrant...

— Tu crois que j'ai envie d'avoir la liste, sérieux ? l'interrompt-il.

— Alors donne-moi la tienne !

James soupire et capitule : sa sœur a toujours fait ce qu'elle voulait de lui.

— Tu risques d'être déçue... Bon, OK, je trouve les Françaises assez naturelles au quotidien, mais chic en même temps. Elles ont de l'allure, elles te parlent avec autant de facilité de politique, de cinéma ou de vins. Parfois, elles peuvent être sophistiquées, si elles le veulent. Mais elles sont peut-être un peu trop sages, à mon goût. Je n'en ai pas encore rencontré qui tiennent aussi bien l'alcool que Lisa ou Coira, par exemple. Ni qui t'insultent avec une voix de poissonnière à la première occasion.

— Tu en as rencontré une en particulier ?

— Non, mais ça va. Pour l'instant, je fais comme toi, je vois du pays, on va dire.

Fiona se met à rire, ce qui transforme aussitôt son frère en défenseur de sa vertu.

— Mais ne fais pas n'importe quoi, OK, Fiona? Fais gaffe!

— C'est promis! lui assure-t-elle avec une docilité feinte.

— Méfie-toi particulièrement des gars qui s'appellent Angus...

— N'importe quoi, parvient-elle à répondre au bout d'un silence révélateur.

— Ouais... Et sinon, papa, ça va?

Il pose la question sans crier gare. Il se donne l'impression de le faire comme un gamin va taper dans le dos d'un inconnu, mais part en courant avant qu'on l'ait vu. Il se sent toujours comme un merdeux quand il parle de son père. Ou, pire encore, quand il parle *avec* lui. Fiona retrouve immédiatement son sérieux.

— Il va bien, mais... il est occupé là, il ne va pas pouvoir venir te parler. Il est parti réparer un truc.

— Fiona, c'est bon. Pas besoin de mentir. Passe-lui le bonjour, c'est tout.

Il entend un claquement de langue désapprobateur.

— Quand vous aurez fini d'être deux têtes de lard, tous les deux, on pourra peut-être respirer un peu, maman et moi.

— Avoue que c'est bizarre, quand même, il n'est pas foutu de prendre le téléphone quand j'appelle.

— James, s'il te plaît.

La voix de sa sœur l'engage à ne pas continuer dans cette voie.

— C'est pourtant pas lui qui paie pour mes études continue néanmoins James. Cette année à l'étranger, je la finance avec mon prêt étudiant, il n'a rien à me reprocher de ce côté-là.

— James! insiste Fiona, un peu dépassée.

— Ouais, dit-il alors pour conclure. T'as raison... Tu sais déjà tout ça, on ne va pas s'éterniser là-dessus. Je dois y aller de toute façon.

— OK, souffle-t-elle avec une certaine tristesse.

— Salut, sœurette, et sois sage, d'accord?

— Ouuuuuuu!

— Et laisse tomber les Angus. Vraiment!

— *Bye!*

Il l'entend rire de nouveau avant qu'elle raccroche. Il s'en contentera pour ce soir.

En partant pour la France, trois mois auparavant, James a demandé à son meilleur ami Angus de veiller sur sa sœur, ce que cette dernière n'ignore pas. Angus étudie à Glasgow, lui aussi. C'est la personne en laquelle James a le plus confiance et, en réalité, il est persuadé que Fiona et lui formeraient un couple formidable. Pour être honnête, il préférerait qu'elle choisisse Angus à n'importe lequel de ses autres amis. Alors il mise sur la psychologie inversée pour tenter de jeter Fiona dans les bras de son pote. Elle sait très bien à quoi il joue et, pour l'instant, continue d'exprimer son indépendance d'esprit. Mais James n'a pas dit son dernier mot.

Héloïse

C'EST samedi matin, et les cours sont finis pour le semestre. Héloïse n'est pas censée commencer le boulot avant 10 heures. Il n'y a pas d'urgence absolue à quitter la tiédeur de son lit, sinon pour se laisser une courte demi-heure de révisions avant de partir bosser. C'est ce qu'elle avait en tête, hier soir, quand elle a réglé son réveil sur 8 h 00, mais l'idée lui semble beaucoup moins attrayante, là, tout de suite.

La perspective d'une journée entière à emballer des cadeaux dans une boutique de produits de beauté n'est pas des plus enthousiasmantes non plus, à vrai dire. Pourtant, cela constitue une amélioration considérable par rapport au dernier job d'Héloïse, quand elle entaillait des châtaignes à la chaîne dans un froid sibérien, à mesure que son patron les tendait, brûlantes, à des badauds soucieux de ne pas perdre le petit dernier dans la foule pour un simple cornet de marrons chauds.

À l'odeur de café qui parvient à ses narines, elle devine que sa grand-mère, probablement levée dès l'aube, s'attend à la voir descendre sous peu. Elle repousse son édredon, emplie de gratitude pour l'attention que Marie lui porte, et décide de se lever.

Le vieil escalier en bois émet un bruit plaintif à chaque marche, annonçant l'arrivée d'Héloïse à sa grand-mère.

— Salut, ma chérie, lui lance cette dernière dès qu'elle la voit apparaître.

La cafetière en inox à la main, Marie est déjà en train de verser le breuvage brûlant dans un bol à oreillettes sur lequel

figure le prénom d'Héloïse, peint en bleu. Cette antiquité bretonne n'a pas d'âge. Ou plutôt si, le sien, soit dix-neuf ans.

— Salut, mamie, répond Héloïse en s'approchant d'elle pour l'embrasser tandis que ses deux mains fourragent dans ses cheveux ébouriffés qu'elle rassemble en un vague chignon.

Quelques mèches retombent obstinément de part et d'autre de son visage, s'échappant de l'élastique.

Héloïse s'attaque au gros pain de campagne entamé la veille. Elle s'en coupe une belle tranche, longue et fine, qu'elle divise ensuite par le milieu, tandis que sa grand-mère sort du frigo un pot de sa merveilleuse confiture de fraises. Elle avait laissé la motte de beurre sur la table pour qu'elle s'attendrisse.

— Tu termines à quelle heure ce soir ? demande Marie.

— 19 heures.

— Je te mettrai un peu de bourguignon et de riz dans une boîte, si tu veux, pour ton repas de midi ? Tu as de quoi le réchauffer ?

— C'est gentil, mamie, oui, accepte Héloïse en même temps qu'elle beurre son premier morceau de pain.

Tout en mastiquant, Héloïse attrape le livre que sa grand-mère a laissé traîner sur la table, près de la planche à découper.

— *Filles des Highlands*, lit Héloïse sur la couverture. Il est bien ?

— Pas mal, oui, répond Marie.

Héloïse l'ouvre au hasard et se met à lire à voix haute :

— *« Elle lui faisait face, tremblante de peur, mais animée d'une émotion indéfinissable qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Un mélange d'impatience et de curiosité, peut-être ? Elle ressentait des palpitations délicieuses au fond du ventre. Il allait falloir qu'elle quitte cet endroit sans tarder et s'éloigne de lui. Ou bien qu'il la prenne dans ses bras. Oui, il fallait peut-être soigner le mal par le mal... »* Soigner le mal par le mal, répète Héloïse en se marrant.

— Oui, et alors ? fait Marie. L'expression est plutôt adéquate, en définitive.

— Attends ! Je parie qu'ils sont dans l'écurie, s'amuse Héloïse.

— Pas du tout, ils sont au bord du loch, réplique sa grand-mère, impassible.

— Mamie, je t'adore, tu sais ?

— Heureusement ! Et quand tu auras fini de te moquer de mes saines lectures, je veux bien que tu me donnes les dates de tes prochains examens.

— Je vais te les noter.

Marie lui passe le bloc-notes sur lequel elles inscrivent la liste des courses. Tandis qu'Héloïse écrit, elle ajoute sans regarder sa grand-mère :

— Au fait, je vais aller voir Daphnée à Paris la semaine prochaine.

Marie vient de soulever le couvercle d'une énorme casserole en fonte de laquelle s'échappe l'odeur d'un bœuf bourguignon en volutes brûlantes. Comme souvent, elle aura commencé à cuisiner dès son réveil. C'est une passion commune qui les lie autour de la cuisine, Héloïse et elle. Il n'est pas donné à tout le monde, dès potron-minet, de supporter sans broncher les effluves d'un tel plat, quand l'estomac se réveille à peine et tolère tout juste le café.

Mais Héloïse n'est pas dérangée par ce mélange détonant d'odeurs et de saveurs. Sa grand-mère est régulièrement vissée à ses fourneaux pour la confection de repas qu'elle livre ensuite au domicile de personnes âgées en perte d'autonomie – en tout cas, plus âgées et moins autonomes qu'elle !

— Et tes révisions ? demande Marie en reposant le couvercle.

— Je vais emmener de quoi réviser dans le train, assure Héloïse en achevant sa bouchée de pain. Je suis consciente du mauvais timing de cette escapade, mais c'est une occasion unique de voir Daphnée avant Noël. Et puis je ne resterai qu'une nuit, de toute façon. Après, il va y avoir les exams et on ne pourra plus se revoir avant un moment ; elle part en vacances à la montagne avec ses parents, comme chaque année.

Héloïse a l'impression de cumuler les excuses pour convaincre sa grand-mère, mais quand celle-ci se retourne, elle affiche un air serein.

— Oui, c'est vrai qu'ils ont un chalet à Chamonix, se contente-t-elle de dire. Si ça te fait plaisir, c'est toi qui décides.

Elle trouverait certainement plus raisonnable qu'Héloïse reste réviser à la maison et ne gaspille pas autant d'argent dans un billet de train, alors qu'ils ont déjà du mal à s'en sortir financièrement. Mais elle n'en dira rien. Elle fait partie de ces personnes qui croient aux vertus de l'expérience individuelle. Quitte à se tromper et à en payer les conséquences. La vie et ses déconvenues ont contribué à polir comme une pierre précieuse cette sagesse dont elle sait faire preuve. Elle a appris qu'on ne peut pas empêcher ceux qu'on aime de commettre des erreurs. Son fils, Marc – le père d'Héloïse – a été le premier artisan de ce fatalisme patient, digne d'un vieux maître du zen. Le départ de sa fille Hélène, alors qu'elle avait à peine dix-huit ans, n'y est pas étranger non plus.

— Papa est déjà parti ? demande Héloïse.

Mais elle s'en veut aussitôt pour la portée nocive de sa question.

— Bien sûr, répond Marie, en s'affairant au-dessus de l'évier. On est samedi matin. Tu devines où il est.

Le samedi matin, le père d'Héloïse joue au tiercé et arrose ses défaites avec ses amis, au PMU.

Parfois, cela peut aussi lui arriver les autres jours de la semaine, quand les difficultés s'amoncellent autour de lui. Notamment quand une nouvelle mission en intérim tarde à se présenter, comme c'est le cas en ce moment.

Héloïse avance d'un bon pas. Elle a dû se dépêcher, après le travail, pour avoir le temps de passer à la maison se changer. Elle a rendez-vous à 20 heures avec Julien sur la place de l'église Saint-Jean-Baptiste, ici même, à Pierrelatte. C'est leur troisième rendez-vous. De là, ils ont prévu d'aller à Montélimar, Julien

ayant assuré connaître un bar sympa dans lequel un de ses amis joue de la musique ce soir.

Depuis leur sortie précédente, une semaine plus tôt, quarante-cinq textos sont venus remplir la boîte de réception d'Héloïse. Elle les a comptés. Quarante-cinq textos en six jours...

Elle est désormais arrivée sur la place semi-déserte. Elle décide d'attendre Julien sur un banc tout en se demandant comment elle va bien pouvoir lui expliquer qu'elle ne recherche pas une relation fusionnelle, mais plutôt un bon copain pour passer quelques soirées ensemble quand ça leur chante.

Un monospace vert bouteille qu'elle ne connaît pas s'arrête au bout de la place en faisant crisser ses pneus. Quand la fenêtre passager s'abaisse et que l'on crie son nom de l'intérieur, Héloïse s'approche et aperçoit Julien, assis derrière le volant.

— Salut! lui lance-t-elle en avançant plus près.

— Salut! Ma mère m'a prêté sa voiture, explique-t-il, la mienne est tombée en panne.

Comprenant mieux le monospace un peu dégingué dans lequel elle ne s'attendait pas à le voir arriver – Julien a quatre frères et sœurs, tous plus jeunes que lui – Héloïse prend place sur le siège passager. Il se penche aussitôt pour l'embrasser.

Ce qui aurait pu n'être qu'un smack rapide devient, sous l'impulsion de Julien, un baiser langoureux qu'il cherche à prolonger en baiser de cinéma. Il lâche le volant pour venir poser les deux mains sur elle. Ses joues sentent l'after-shave, son haleine la réglisse.

Surprise, Héloïse se sent très vite étouffée. Elle interrompt le baiser, un peu maladroitement, consciente que leur petite conversation ne va pas pouvoir attendre. Trop de baisers mouillés, trop de passion débridée, trop de textos enflammés à son goût.

— Tu sais, Julien, commence-t-elle prudemment, j'ai le sentiment d'être un peu en décalage avec toi.

— Comment ça? l'interroge-t-il avec l'ombre d'un sourire sur les lèvres.

Il ne semble pas comprendre où elle veut en venir, ce qui rend Héloïse un peu nerveuse.

— Je suis embêtée, s’efforce-t-elle de lui expliquer, parce que j’ai l’impression que tu attends un peu plus de notre relation que moi.

— C’est-à-dire ?

Il vient de s’accouder au dossier de son siège mais conserve une main sur le genou gauche d’Héloïse. La douce ballade pop qui l’avait accueillie dans la voiture est à présent remplacée par les premières notes explosives de *Crazy in Love*, de Beyoncé. Cela n’aide pas Héloïse que la radio fasse preuve d’enthousiasme à la limite de l’agressivité.

— Je te trouve sympa, formule-t-elle de son mieux, mais ça va un peu vite pour moi et je pense qu’on devrait juste rester copains.

Elle met autant de douceur dans sa voix que possible, mais comprend en un seul regard vers Julien que rien ne va pouvoir atténuer ses paroles.

Parfaitement mutique de prime abord, il commence par se raidir puis se met à la dévisager d’un air triste, comme s’il était au bord des larmes, luttant pour garder le contrôle sur lui-même. Inquiète, elle tend la main vers lui, mais il a un mouvement de recul assez sec. Ramenant les deux mains sur le volant, il regarde droit devant lui pendant quelques secondes. Beyoncé aligne les *uh oh* sidérés.

— Je ne crois pas qu’on va pouvoir rester copains, lâche Julien, sans daigner tourner la tête vers Héloïse.

— Je suis désolée, se sent-elle obligée de murmurer.

— C’est dégueulasse, ce que tu fais, éclate-t-il subitement. En vérité, t’es rien d’autre qu’une allumeuse !

Héloïse a la bonne grâce de ne pas tiquer sur le mot *allumeuse*, qu’elle estime pourtant impropre : ils sont sortis ensemble, après tout ! Ce n’est pas comme si elle l’avait attiré à elle pour ensuite couper court aux baisers dès qu’il avait voulu les lui donner. Elle ne veut simplement plus échanger de baisers avec lui, c’est tout.

— Tu t’amuses avec les mecs, reprend-il sans lui laisser le temps de répondre, et quand ils mordent à ton hameçon, tu les relâches à l’eau sans te demander si tu ne les as pas estropiés au passage !

Héloïse trouve qu’il a la colère très littéraire, quand même. Lui balancer une métaphore aussi chiadée alors qu’une veine rageuse apparaît sur son front, c’est costaud. Mais elle comprend que le sarcasme ne va pas la mener bien loin. Il souffre, se dit-elle.

Alors elle s’excuse de nouveau, sans trop savoir pourquoi d’ailleurs. C’est comme un réflexe. Ce n’est pourtant pas sur la base de deux rendez-vous que l’on s’engage à vie auprès de quelqu’un. Qu’il le veuille ou non, on a le droit de s’être trompé, de préférer en rester là.

Et puis quarante-cinq textos, quoi !

Julien ignore ses excuses et poursuit sur sa lancée :

— C’est vrai que ta mère ne t’a pas appris ce que c’est que d’être fidèle ou de se donner du mal pour qu’une relation fonctionne.

Mais quel gros connard, pense-t-elle aussitôt, oubliant toute culpabilité. Elle refrène tant bien que mal son envie de lui flanquer une baffe illico. Elle n’aurait jamais dû évoquer la séparation de ses parents avec ce type. Elle a eu tort de le croire inoffensif. Quand elle pense qu’elle vient de s’excuser devant ce goujat !

— Si t’es pas foutu de faire preuve d’un minimum d’élégance envers moi, lui lance-t-elle, ni d’admettre qu’on n’a rien en commun et aucun avenir ensemble, laisse au moins ma mère en dehors de ça !

— Pourtant, je crois que ton problème, il vient de là, assène-t-il avec une sorte de plaisir calme dans la voix, comme s’il pensait avoir trouvé l’endroit où ça fait mal et s’en réjouissait.

À cet instant précis, Héloïse le déteste comme elle a rarement détesté qui que ce soit.

— Mais mon pauvre ! Mon problème, c’est toi ! Uniquement toi ! lui répond-elle en sortant de la voiture, veillant à claquer la portière derrière elle.